

Des grives aux loups

Claude Michelet

Version longue

Raconter la vie d'un village de France de 1900 à nos jours, telle est l'ambition de Claude Michelet.

La scène se passe en 1905 à la foire de Brive.

La foire n'était pas encore ouverte lorsqu'ils s'attablèrent au bistrot du père Gaillard, mais déjà la place de la Guierle bourdonnait de mille bruits : mugissements inquiets des vaches, appels des veaux séparés de leur mère, hurlements des porcs, cris et jurons des hommes. Le bistrot donnait directement sur le foirail, et Jean-Édouard et son fils aperçurent Léon. Il était à vingt pas de là, dans la travée réservée aux marchands de bestiaux. Il s'activait autour des bêtes, les étrillait, les brossait à poil et à contre-poil, les apprêtait. [...] Mais si Jean-Édouard se méfiait des marchands de bestiaux, il redoutait beaucoup plus les vendeurs de machines agricoles. Vis-à-vis des premiers, il se sentait à égalité, il était très capable de déceler les défauts ou les qualités d'une bête : les animaux n'avaient pas de secrets pour lui et il conduisait les négociations sans jamais perdre pied. Mais il se sentait complètement désarmé devant les vendeurs de machines.

Ceux-là ne proposaient pas une marchandise connue, et des instruments au fonctionnement mystérieux. Faut de connaissances techniques, il fallait prendre comme parole d'Évangile tout ce qu'ils affirmaient avec la paisible assurance des initiés. Jean-Édouard ne savait rien des machines et s'il comprenait, par exemple, comment fonctionnait la batteuse à manège de l'entrepreneur que la belle saison ramenait chaque année à Saint-Libéral, il eût été incapable de la mettre lui-même en marche et, à plus forte raison, de la réparer en cas de panne. Il en allait de même pour la faucheuse qu'il voulait acheter. Son choix était fait depuis la dernière foire des Rois. Ce jour-là, il avait longuement comparé les modèles et les prix, mais il savait bien que ses critères étaient beaucoup plus établis sur quelques détails superficiels – couleur ou forme des sièges ! – que sur des caractéristiques mécaniques. Décontenancé par la complexité des engins, il se sentait vulnérable et s'effrayait des pièges que ne manquerait pas de lui tendre le vendeur. Il s'efforça néanmoins de cacher son trouble et joua les badauds. Suivi par Pierre-Édouard, il arpenta le parc à machines, s'arrêtant ici devant une charrue vigneronne, observant là une Dombasle, tripotant une herse, pour revenir enfin devant la faucheuse. Il en fit lentement le tour, feignant un intérêt passionné pour la tête de bielle, le grand pignon de l'engrenage ou les doigts de la barre de coupe.



— Alors, vous êtes décidé cette fois ? demanda le vendeur en s’approchant. Il avait reconnu le client qui l’avait questionné pendant plus d’une heure à la foire des Rois.

— Possible..., admit Jean-Édouard. Mais je voudrais être certain que ça coupe bien et que ça ne tombe pas en panne... Et ce qu’il redoutait arriva. Le vendeur se lança aussitôt dans une longue et minutieuse explication, toute bardée de termes techniques et de noms barbares – Et voyez, les roues, par l’intermédiaire de cet engrenage, entraînent l’arbre de transmission au sommet duquel est fixé un plateau manivelle qui, à son tour, et par le mouvement de la bielle, donne un mouvement alternatif à la lame qui glisse dans la barre de coupe... Jean-Édouard acquiesça, se tourna vers son fils.

— T’as compris ?

— Oui, c’est pas compliqué, assura Pierre-Édouard. Il hésita, s’effraya un peu de son audace et demanda : Et pour régler la hauteur de coupe, comment fait-on ?

— Très simple, jubila le vendeur, il te suffit de faire jouer le sabot, ici. Tiens, regarde, tu as un écrou qui glisse dans cette gorge, grâce à lui tu montes ou tu baisses la lame.

— Et pour enlever la lame, c’est bien par là.

— C’est ça, je vois que tu as le sens de la mécanique, toi. Pierre-Édouard rosit de fierté. Il était vrai que cette machine le passionnait, et non moins vrai qu’il en saisissait parfaitement le fonctionnement.

— Et vous dites qu’on peut y adapter un tablier à gerbes ? grogna Jean-Édouard qui se sentait exclu de la conversation.

— Oui, expliqua le vendeur en s’adressant toujours à Pierre-Édouard. Tiens, tu fixes le tablier ici et tu le retiens en position haute grâce à cette pédale ; les tiges tombent là, lorsque tu trouves que la javelle est assez grosse, tu lâches la pédale, le tablier s’abaisse, la javelle glisse et il ne reste plus aux suiveurs qu’à la ramasser. Mais si vous voulez, nous avons aussi de véritables moissonneuses-lieuses, acheva-t-il en se tournant vers Jean-Édouard.

— Non non, c’est sûrement trop cher pour nous. Déjà que votre faucheuse... C’est combien déjà ?

— Le même prix que la dernière fois, trois cent soixante-cinq francs.

— C’est beaucoup trop cher, assura Jean-Édouard.

— Mais non, ce n’est pas cher ! Vous avez là une des meilleures machines actuellement sur le marché ! Nous pouvons nous flatter d’avoir plusieurs dizaines d’années d’expérience et des premiers prix dans toutes les foires-expositions d’Europe et d’Amérique ! Renseignez-vous, tout le monde vous dira que les faucheuses *McCormick* sont les championnes

— Pardi, vous les vendez, vous n’allez pas dire fel plus, topez-là, rabattez-moi quinze francs et on en parle.

— Impossible, j’y perdrais.

— Allons donc, insista Jean-Édouard qu’est-ce que c’est pour vous !

[...]



La discussion fut longue, âpre, frisa la rupture. Jean-Édouard, encouragé par l'attroupement qui s'était formé autour d'eux, mit son honneur à convaincre le vendeur. Mais celui-ci, sachant sa réputation en jeu s'entêta. Arriva enfin le moment où Jean-Édouard sentit que l'autre ne céderait rien devant témoins.

— Bon, allons régler ça devant un verre, dit-il avec lassitude. Et toi, attends-moi là, lança-t-il à son fils.

Il revint un quart d'heure plus tard et Pierre-Édouard sut tout de suite qu'il avait gagné.

— Et voilà, dit son père en s'entraînant, elle me coûte cher, mais je lui ai fait donner une lane supplémentaire. En plus, il me la livrera à la maison, et puis il viendra me la mettre en marche. Et par-dessus le marché, il me donne deux litres d'huile pour les engrenages ! Tu vois, il faut toujours discuter. À propos, c'est vrai que tu as compris comment ça marche ?

— Oui, vous savez, ce n'est pas compliqué du tout.

— Sans doute, trancha Jean-Édouard.

Il était fermement persuadé du contraire, mais il n'était pas nécessaire que son fils l'apprit.

Il y avait foule, un mois plus tard, pour voir fonctionner la machine. Tassés au bord d'un des prés des Vialhe, presque tous les hommes du village, et aussi quelques femmes, ne perdaient pas une miette du spectacle.

Une fois encore, c'est surtout à Pierre-Édouard que le marchand donna les explications nécessaires. Le jeune homme écouta religieusement, fit répéter quelques détails, souleva même d'éventuels problèmes, comme la rencontre avec une taupinière ou le mauvais débouillage de la lame et se hissa sur le siège. Il était sûr de lui, mais se sentait malgré tout très ému. Il regarda son père, à qui revenait la charge de conduire les bêtes.

Campé devant les deux vaches, l'aiguillon sous le bras, Jean-Édouard affichait un calme qu'il était loin de ressentir ; il redoutait quelque incident qui le ridiculiserait aux yeux de tous. Il savait que son achat avait levé des jalousies. Certains hommes, surtout les plus âgés, affirmaient même que cet engin ne parviendrait jamais à faire un aussi bon travail qu'une faux entre des mains que l'herbe repousserait très mal après la machine, tout cela n'était que bêtises, même chose lorsqu'il avait épandu les premiers engrais phosphatés ; certains lui avaient même prédit qu'il brûlait toutes ses terres. Il savait que la faucheuse faisait du bon travail, il en avait vu fonctionner deux dans la plaine de Larche et avait pu juger la valeur de leur coupe. Mais il restait à démontrer à tous les sceptiques que lui, Jean-Édouard Vialhe, pouvait faire aussi bien que les gros propriétaires de la plaine. Il interrogea son fils du regard, sut qu'il était prêt. Avançant alors d'un pas, il appela ses bêtes. Sans sa grande pratique des vaches, l'expérience aurait tourné à la catastrophe. L'attelage, affolé par le bruit inhabituel qui cliquetait dans son dos, faillit s'emballer et ce n'est qu'en se plaquant contre les cornes des vaches et en les calmant de la voix qu'il parvint à les maîtriser. Quant à Pierre-Édouard, il ne broncha pas et se contenta de dégager à grands coups d'aiguillon les grosses touffes d'herbe qui, coupées trop vite, risquaient d'engorger la lame. Peu à peu, les bêtes ralentirent, s'habituaient au bruit, trouvèrent enfin la bonne allure. Derrière la faucheuse s'ouvrit un long ruban d'herbe couchée où bondissaient les



sauterelles. Jean-Édouard alla jusqu'au bout du pré et arrêta ses bêtes. Déjà, dans le passage ouvert par la lame, se pressaient les curieux, et ce n'étaient que hochements de tête admiratifs et réflexions étonnées. Suivi de son fils, il avança à son tour pour vérifier le travail. Une merveille ! Une coupe régulière, à ras de terre, large d'un mètre vingt ; un long andain couché en quelques instants et qu'un bon faucheur n'aurait pas aligné en moins de vingt minutes. Il regarda ses voisins et sut qu'il avait réussi sa démonstration. Même les plus farouches opposants, ceux qui, trois minutes, plus tôt, ricanaient en se donnant des coups de coude, étaient subjugués, conquis ; et tous, consciemment ou non, savaient qu'ils venaient d'assister à un grand événement. Désormais, grâce à des machines de ce genre, le travail de la terre ne serait plus jamais le même.

Des grives aux loups, Claude Michelet, Robert Lafon, 1979, p. 74-79.

